



“ De la cognition à la socio-cognition à la lumière des échanges entre traducteurs ”

Freddie Plassard

► To cite this version:

Freddie Plassard. “ De la cognition à la socio-cognition à la lumière des échanges entre traducteurs ”. FORUM. Revue internationale d’interprétation et de traduction / International Journal of Interpretation and Translation , 2016, 14 (1), pp.100-122. <10.1075/forum.14.1.06pla>. <hal-01638134>

HAL Id: hal-01638134

<https://hal.science/hal-01638134v1>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

De la cognition à la socio-cognition à la lumière des échanges entre traducteurs

F. Plassard

Maître de conférences HDR

E.S.I.T. (Université Paris 3)

Résumé : Le présent article a pour objet de faire le point sur l'exploration d'un nouveau pan de la pratique de la traduction professionnelle, celui du recours des praticiens à des listes de diffusion créées à leur propre initiative. Ce dispositif repose sur l'échange de question et de réponses destiné à résoudre des difficultés de traduction et témoigne d'une appropriation des virtualités de l'outil informatique à des fins dites « amicales » tout en fournissant aux traductologues un nouveau poste d'observation. La pratique décrite s'inscrit dans l'ensemble aujourd'hui répertorié sous le nom de pratiques collaboratives en traduction, sans pour autant en relever à part entière. Elle sera abordée ici en termes descriptifs formels sous l'angle du cadre et des rôles participatifs puis fonctionnels en termes d'apport cognitif et sera l'occasion d'envisager les différences éventuelles entre les notions de réseau et de communauté tout en débouchant sur la mise en évidence de nouvelles modalités cognitives à la charnière de l'individuel et du collectif.

Mots-clés : Activité cognitive, cognition située, cognition distribuée, réseau, communauté discursive, communauté virtuelle, communauté de pratique, socio-cognition, psychologie sociale.

Abstract: This article aims to explore a new side of the translation practice, where translators use distribution lists they have set up themselves. These lists are based on the questions and answers principle and seek to resolve translation difficulties. They reflect translators' command of "social" information technology possibilities and provide translation scholars with a new insight into the translation process. Distribution lists and their uses rank among the various practices of collaborative or community translation and yet differ from them in some respects. This practice will be described in formal and functional terms. In the first part, participative frameworks and roles will be dealt with, while cognitive contribution will be discussed in the second part. Translators form groups in "networks" or "communities" and the implications of both terms will be examined, highlighting new modes of cognition at the interface of individual and collective processes.

Keywords: Cognitive activity, situated cognition, distributed cognition, translators network, collaborative translation, discourse community, virtual community, community of practice, sociocognition.

Preprint, Forum 14(1), 2016, pp. 100-122.

Il s'agira dans le présent article de faire le point sur l'exploration, menée d'article en article, d'un nouveau pan de la pratique de la traduction professionnelle, celui du recours des praticiens à des listes de diffusion créées à leur propre initiative et qui

témoigne d'une appropriation des virtualités de l'outil informatique à des fins dites « amicales ». La pratique décrite s'inscrit dans l'ensemble aujourd'hui répertorié sous le nom de pratiques collaboratives en traduction, tout en s'en différenciant par les points suivants : ces listes réunissent des professionnels et non des amateurs, soucieux de répondre au mieux à l'évolution des contraintes qui régissent la pratique, telles que délai, accès à l'information. Elles ne donnent à lire que les échanges entre pairs à l'exclusion des textes supports du questionnement, autrement dit des textes à traduire, et relèvent à ce titre plus d'une mutualisation de la pratique restreinte à des aspects ponctuels qu'à une véritable pratique collaborative (Buzzelin et Folaron, 2007, O'Hagan, 2011) tout en s'inscrivant au moins pour partie dans le « technological turn » (Jimenez Crespo, 2013 : 1, Cronin, 2013), en ce sens qu'il s'agit d'explorer non pas tant les interactions des traducteurs avec les outils mis à leur disposition que les interactions interpersonnelles ou intersubjectives qu'ils leur permettent. J'en aborderai tour à tour la description formelle et fonctionnelle avant de passer à l'examen des groupes constitués de la sorte et des implications de cette façon de procéder sur le paradigme cognitif pris pour référence (voir infra § IV).

0. Rappels sur les listes de diffusion de traducteurs

La liste de diffusion, dispositif numérique qui permet aux membres d'un groupement professionnel souvent qualifié de réseau, de communiquer à distance, prend ici le relais de groupes de travail constitués notamment dans les années 1990 à l'initiative des traducteurs, de façon à faciliter les échanges, à mutualiser réflexions et travaux en prise sur la réalité professionnelle tout en créant un cadre d'affiliation. La pratique considérée est celle de la traduction dite tout à tour commerciale, spécialisée voire pragmatique (Froeliger, 2013). Les listes regroupent les professionnels de la traduction autour de domaines, de combinaisons linguistiques ou de problématiques particulières comme les questions informatiques. Proches des forums de discussion (Plassard, 2007a : 434), elles constituent une tribune propice à l'échange sur les difficultés de traduction mais s'en différencient par leur caractère fermé, subordonnant l'adhésion à l'affiliation préalable à l'un des syndicats professionnels membres des réseaux considérés¹ ainsi qu'à la participation effective

¹ Sont membres du réseau franco-anglais, l'ITI britannique, Institute of Translation and Interpreting et la SFT, Société Française des traducteurs, tandis que le réseau franco-allemand est constitué des syndicats ATICOM, Fachverband der Berufsübersetzer und

au moins périodique à la réunion qui se tient chaque année dans l'une des villes des pays concernés. C'est le cas de la liste du réseau franco-allemand, dite privée et d'accès restreint, contrairement à celle du réseau franco-britannique pour lequel aucune condition restrictive n'est précisée.

Les échanges peuvent être consultés soit sur le site yahoogroup qui les héberge, soit sous la forme d'une synthèse quotidienne ou en texte intégral, selon le choix de l'abonné. Le nombre des messages varie d'une dizaine à une centaine par jour. Une séquence totale, entre la question posée et l'ensemble des réponses fournies dépasse rarement les vingt-quatre ou quarante-huit heures. Les échanges constituent une source d'information très prisée des traducteurs qui en font un véritable outil de veille professionnelle, tant par les réponses qu'ils y trouvent le plus souvent aux questions qu'ils se posent que par la nature des informations qui y transitent.

Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler ici que les travaux traductologiques d'orientation cognitive tablent dans leur écrasante majorité sur la réalisation individuelle du processus de traduction, qu'il s'agisse de descriptions « idéalisées » ou de travaux empiriques et que rares sont encore à ce jour ceux qui envisagent réellement la possibilité de mutualiser, ne serait-ce qu'en partie, la réalisation d'une traduction, tout comme ceux qui partent des conditions réelles d'exercice et englobent dans leur description l'environnement de travail des traducteurs (voir infra, § VI). Nous partons de l'hypothèse que ces échanges, en fournissant un matériau verbal, constituent un observable susceptible de fournir au traductologue un nouvel éclairage ou un complément d'information sur la démarche mise en œuvre en cours de traduction, à ces quelques réserves près : ils se limitent à la mise en débat de points particuliers, sans possibilité d'accès aux textes autre que ce qu'en disent ou en citent les traducteurs, mais présentent pour avantage majeur d'être spontanés, à la différence des verbalisations recueillies dans le cadre de la méthode des protocoles verbaux (Plassard, 2012). Les exemples qui nous serviront de support seront envisagés dans différentes perspectives et sont à cette fin présentés en annexe.

Berufsdolmetscher e.V., CBTIP, Chambre belge des traducteurs et interprètes professionnels, devenue CBTI, SFT, auxquels se sont joints ultérieurement l'ASTTI, Association suisse des traducteurs, terminologues et interprètes, et Universitas, syndicat professionnel autrichien.

I. Description formelle

La description formelle vise à caractériser le matériau verbal échangé et le dispositif même des listes de diffusion, dans sa dimension de cadre participatif.

I.1. Cadre participatif

Si la fonction globale des listes considérées consiste à aider à résoudre au mieux et au plus vite des questions de traduction, le nombre d'intervenants sur la liste du réseau franco-anglais et celle du réseau franco-allemand, ne dépasse pas un certain nombre d'abonnés, de l'ordre de la centaine, ce qui, conjugué à l'usage du courrier électronique, précise le cadre participatif. Pour le bon fonctionnement et la cohésion de ces groupes, il importe en effet de maintenir une interconnaissance entre les abonnés, étayée ici par des rencontres annuelles et donc d'en limiter les effectifs (Conein, 2004 : 75). Les échanges entre traducteurs peuvent s'analyser dans la perspective de l'analyse conversationnelle en termes de contrat de communication, d'intervenant, d'interface, de degré d'interactivité, de modalité de contrôle des contenus, liste non exhaustive.

Le *contrat de communication* repose sur le principe d'une question posée à l'ensemble des co-listiers et à laquelle seuls certains d'entre eux répondent, ce qui par là même détermine le *degré d'interactivité*, tandis que certaines limites sont fixées quant à la nature des *interventions* qui doivent rester en rapport avec l'activité professionnelle. La structure de chaque séquence peut suivre un critère chronologique, auquel cas les messages sont classés par ordre d'arrivée, à cette nuance près que les messages n'arrivent pas nécessairement dans l'ordre de leur émission, ce qui en brouille la réception (voir Exemple 4, Cut off the tails). La première intervention, posée le plus souvent sous forme interrogative (voir exemple 1) mais pas nécessairement (voir exemple 3), fait figure de contribution initiative (Ci), suivie de contributions réactives (Cr), autrement dit de réponses des co-listiers implicitement sélectionnés par la seule nature de la question. Le fil de l'échange n'est pas toujours respecté linéairement et certaines contributions réactives relèvent de l'aparté, la digression ou de la dérive par rapport à la question initiatrice, on le voit dans la réponse 1 de l'exemple 2 où il est fait référence à un ouvrage sans

rapport direct avec la question posée, mais aussi dans la réponse 4 du même exemple.

I.2. Analyse du matériau verbal

De nature verbale, ces échanges procèdent par rebond de la parole d'une personne à une autre, le plus souvent d'une personne à plusieurs interlocuteurs et constituent des *flux internes* par opposition aux *flux externes* que sont les textes à traduire, produits hors des échanges entre traducteurs et destinés à un cercle de lecteurs eux aussi extérieurs au réseau réuni par la liste, selon la distinction opérée par J. C. Beacco (1995 : 140) à propos des communautés translangagières. Ce sont ici les *flux internes* qui nous intéressent. Les questions portent sur des extraits des textes de départ qui y sont mentionnés et souvent cités, ce qui les assimile à une forme de reprise discursive entendue comme « tout ce qui résulte de l'opération consistant à extraire des éléments de discours du cadre discursif et énonciatif dans lequel ils ont été originellement produits pour les transplanter dans un cadre discursif et énonciatif autre » (Vié-Largier, 2005 : 9). Il en existe des formes marquées, identifiables à des « marqueurs », tels les verbes ou expressions introductifs de citations explicites voire de propos tenus au discours direct : on le voit dans la réponse 1 du premier exemple « GdT says », ou la question de l'exemple 3, « it is the sort ». À l'inverse, il existe aussi des formes non marquées comme le discours indirect libre où l'empreinte du discours d'autrui n'est pas toujours discernable, ce qui en fait une forme d'*hétérogénéité constitutive* (Authier-Revuz, 1982), c'est le cas dans l'exemple 5. Les segments textuels auxquels font référence les traducteurs constituent quant à eux des *îlots textuels* (Authier-Revuz, 1996 : 94), dès lors qu'ils figurent dans l'échange tels qu'ils apparaissent dans les textes de départ, sans aucune transformation, c'est le cas des citations entre guillemets dans la contribution initiatrice de l'exemple 3. Les flux internes se prêtent à leur tour à une analyse en termes de typologie et de fonction des différentes interventions.

I.3 Rôles participatifs

Outre leur fonction de structuration et d'information, les contributions réactives à la contribution initiatrice attestent les positions prises par les différents intervenants par rapport aux propos de leurs prédécesseurs, allant de l'adhésion au désaccord ou

rejet des propos tenus. L'*adhésion* peut se manifester par la « *validation* » de ce qui a été dit, autrement dit le fait de souscrire aux propos tenus, que ce soit sous la forme d'une « *évaluation positive* », autrement dit l'expression d'un jugement favorable sur ces propos, on le voit à la réponse 4 de l'exemple 3 « I never expected a dictionary to agree with me, but that will do nicely », sous celle de l'identification, c'est le cas lorsqu'un co-listier se range à l'avis exprimé ou encore par l'« *assomption* », autrement dit une forme d'adhésion consistant à faire siennes les prises de position d'autrui, à les reprendre à son propre compte (Vié-Largier, 2005 : 456-460). On le voit à la réponse 3 de l'exemple 1 « I think I am leaning towards... », ou à la réponse 6 de l'exemple 2 « I'm going to go with your equivalents... ». À l'inverse, le *désaccord* peut se manifester sous différentes formes comme le refus de souscrire aux propos tenus, la dénégation, l'évaluation négative qui met en cause la pertinence ou la façon d'exprimer voire la contestation, c'est le cas dans les réponses 4 et 5 de l'exemple 2.

II. Description fonctionnelle

Par description fonctionnelle, nous entendons la contribution des échanges conversationnels entre traducteurs à la résolution des problèmes qui se posent au cours du processus de traduction.

II.1 Positionnement par rapport au processus de traduction

Du fait des contraintes de la messagerie électronique et de la confidentialité précédemment évoquées, les échanges tendent à porter sur des éléments d'ordre micro-textuel et peuvent au moins en première approche se répartir selon les deux grands temps du processus de traduction que sont la compréhension et la reformulation, en passant par tous les micro-processus, tactiques ou points de détail qui les constituent. La phase de déverbalisation n'a pas lieu d'être ici puisque la recherche d'une solution amène de fait à « surverbaliser », à ajouter une strate discursive parallèle au texte ou segment de texte à traduire qui joue comme anticipation, paraphrase ou commentaire de la formulation adoptée en définitive. Par son caractère inopiné, le recours aux listes modifie parfois l'ordre de mise en oeuvre du processus de traduction, du moins par rapport aux descriptions canoniques qui en ont été faites (voir Plassard, 2005 et 2012).

II.2. Apport cognitif

Il est communément admis que la pratique de la traduction est une activité cognitive, sans nécessairement s'y réduire, faisant intervenir certes des connaissances linguistiques mais aussi une compétence spécifique pour passer d'une langue à une autre et savoir éviter certains écueils comme les interférences par exemple. Les textes visés par ces échanges relevant le plus souvent des textes spécialisés, il est tout aussi important de pouvoir mobiliser des connaissances thématiques englobant une connaissance générale des domaines considérés et des connaissances plus ponctuelles, souvent d'ordre terminologique, comme le montrent les exemples 1 (communauté urbaine) et 3 (ensemblier). À ces deux strates initiales de connaissances s'ajoutent des connaissances procédurales, sous la forme d'un renvoi à une source d'information fiable par exemple, c'est le cas dans l'exemple 2 où est donné un lien hypertexte à un site de référence en réponse 7², et des connaissances d'ordre métacognitif, forme de savoir réflexif de nature à guider l'heuristique de recherche, c'est aussi le cas dans cette même réponse où Marie préconise de comparer le niveau d'étude requis pour occuper une fonction dans la hiérarchie des métiers de police au Royaume-Uni et en France. Les critères définis par D. Memmi, spécialiste d'intelligence artificielle (2003), permet de préciser l'analyse en distinguant un *coût d'accès* aux connaissances, autrement dit la faculté de savoir les repérer, les localiser et y accéder, un *coût d'acquisition* qui désigne l'intégration des connaissances à un cadre conceptuel, on le voit dans l'exemple 3 où il s'agit de choisir l'équivalent adéquat par rapport au référent, en l'occurrence une petite ville. S'y ajoutent le *coût de transmission*, le fait de s'assurer que les connaissances sont assimilables et assimilées par leur destinataire, un *coût d'intégration* l'aptitude à faire la part des choses entre connaissances nouvelles, acquises et construites à la lecture d'un texte par exemple, par rapport aux connaissances préalables, un *coût de ré-organisation*, l'intégration de connaissance

² On notera ici que la connaissance et la compétence de la traductrice sont certes individuelles, mais qu'elles s'articulent à la localisation de sources d'information pertinentes : l'activité de connaissance résulte de la mise en relation d'une expérience de traduction antérieure avec une situation nouvelle, mais aussi de la mise en relation de la solution trouvée à un problème avec les artefacts (ici, un site Internet) à même d'apporter des solutions. Connaître n'est donc plus seulement avoir enregistré en mémoire, mais pouvoir associer des éléments intrapsychiques d'une part et des éléments « situés », déposés dans les artefacts environnants et constitutifs des conditions de travail de l'autre (voir Krüger, 2015 : 292), manifestation de la dimension à la fois procédurale et métacognitive de la traduction.

nouvelles non plus à l'échelle individuelle mais collective, et enfin des *coûts de maintenance* des connaissances, englobant leur mise à jour, la veille et le filtrage de l'information, fonctions auxquelles l'abonnement à une ou des listes de diffusion contribue de fait (Plassard, 2005).

À cette première finalité, directement fonctionnelle, s'en ajoute une autre, plus ou moins marquée selon la vocation de la liste et leur(s) modérateur(s) respectif(s), d'outil de cohésion sociale voire de ferment identitaire, dans la mesure où, fondées sur le principe du 'contrat social' de l'échange et du partage d'information, elles contribuent à fédérer les traducteurs, dimension qui, quoique souvent jugée secondaire, reste à apprécier par rapport à l'isolement auquel est longtemps restée associée l'exercice du métier. Ce phénomène relève toutefois d'une certaine réversibilité dans la mesure où ces groupements préexistaient dans certains cas à l'usage des listes de diffusion, mais que les listes contribuent tout autant à conforter la cohésion du groupe..

III. Réseau ou communauté : enjeux et implications du choix terminologique

Nombre d'auteurs n'ont pas manqué de souligner la part de l'interdisciplinarité inhérente à la traductologie et de mettre ce faisant en évidence le rôle des emprunts terminologiques. Si la traductologie est jugée plus souvent importatrice qu'exportatrice d'objets, de méthodes mais aussi de termes (Gile, 2006 : 114-5), tel est de nouveau le cas avec l'observation, la description et l'analyse des listes de diffusion sous l'angle des groupements dont elles sont issues ou auxquels elles donnent lieu, qualifiés tour à tour de réseau ou de communauté, chaque terme véhiculant son propre lot d'implications et de connotations. Compte tenu des éléments déjà développés à ce sujet (Plassard, 2010), il s'agira surtout ici de situer ces deux notions l'une par rapport à l'autre en faisant ressortir leurs implications respectives.

III.1 Réseau

La notion de réseau, omniprésente dans des disciplines aussi apparemment éloignées que la biologie, les mathématiques ou les sciences politiques, est, selon P. Musso (2003 :13), la figure même de « l'inter », du lien, de l'intermédiaire et du

passage eux-mêmes entendus à la fois comme substance et comme lieu, au point du reste de s'être considérablement banalisée au fil d'assimilations hâtives et réductrices. Structure à la fois matérielle, celle de la voirie ou des télécommunications par exemple, et immatérielle, celle de l'exploitation des réseaux matériels et par extension des « collectifs » constitués par les échanges en ligne, le réseau favorise l'interaction entre éléments et le fonctionnement de systèmes complexes. La dimension « matérielle » des réseaux de traducteurs tient aux flux d'information tangibles échangés par des personnes physiques, tandis que la dimension immatérielle tient à la finalité du réseau, celle de la mise en circulation de ces mêmes flux à des fins professionnelles (Plassard, 2007b). Ces deux dimensions se déploient elles-mêmes sur les modes de l'interconnexion, de l'interaction et de l'intermédiation. Dans les réseaux de traducteurs, l'*interconnexion*, de nature technique, n'est autre que celle de la messagerie électronique qui sous-tend les échanges entre traducteurs, permet de passer outre leur éloignement géographique et de démultiplier leurs échanges et même leurs effectifs. Cette infrastructure matérielle favorise l'*interaction* des traducteurs, sous la forme d'interactions verbales telles que décrites par de nombreux auteurs dont notamment C. Kerbrat-Orecchioni (1990).

Réseau-pont en tant qu'infrastructure et *réseau-flux* en tant que vecteur d'échanges divers (Musso, 2003 : 349), le réseau relie à la fois des agents, des fonctions et des lieux en véhiculant les flux, financiers, langagiers ou autres, que s'échangent les agents et confère au réseau la dimension de « technique qui fait lien » mais aussi d'« opérateur politico-moral qui fait système » (Musso, 2003 : 206) avant de s'étendre non plus seulement aux entités physiques, réseaux matériels, ni aux entités abstraites, réseaux immatériels, mais à la représentation même des unes et des autres, autrement dit aux connaissances. C'est ce que la réalisation de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert rendra tangible dès le XVIII^e siècle, en faisant converger ordre spatial et cognitif sous la forme générique du réseau devenu instrument de connaissance qui parle à la vue. Simeoni, traductologue, a du reste perçu cette adoption généralisée de la notion de réseau et l'articule à celle de système, que le réseau viendrait supplanter, car jugé « less rigid, more sensitive to individual usage, more open and porous to exchanges, suggesting bi-directionality or multi-directionality and, above all, describable on the ground, since the view from above makes less sense » (2008 : 341).

Toutefois, comment passer de la notion de réseau à celle de communauté, comment les deux notions s'articulent-elles, si tant est que ce soit le cas et sur quel mode ?

III.2 Communauté

Parfois considérée comme importée de l'aire d'expression anglaise, la notion de communauté n'a pas toujours bonne presse en français où elle est souvent associée aux notions de particularités, de particularismes susceptibles de faire l'objet de revendications ou d'ouvrir des droits et souvent perçus comme allant à l'encontre des principes d'universalité (Touraine, 2006). Qu'entend-on par « communauté » et le terme a-t-il lieu de s'appliquer aux groupements de traducteurs ?

III.2.1 Communauté et groupe

Dans une acception large, une communauté désigne un groupe étendu de personnes unies par des liens de sociabilité assez étroits, source d'un sentiment d'appartenance à un même groupe, caractérisé en outre par une forte identité, des rites et des codes de reconnaissance, des symboles, un langage commun, une solidarité entre membres et un ensemble de règles de conduite internes (Dortier (ed), 2004 : 97-98). En première approche, communauté s'oppose à petit groupe de type équipe d'une part et à la société dans son ensemble de l'autre. Selon J. Lantaigne (1998), une communauté se différencie d'un simple groupe par la « motivation » des individus qui la constituent sous la forme d'un intérêt commun et partagé, ici l'intérêt professionnel commun aux traducteurs abonnés à ces listes et qui les incite à chercher à résoudre collectivement des questions qu'ils commencent par se poser individuellement. J. Perriault (2002) conforte cette définition en soulignant l'importance de l'adhésion au groupe et la réciprocité des relations qui peut même s'assortir d'une relative fermeture par rapport à l'extérieur et être subordonnée à des protocoles d'admission des nouveaux membres, ce qui se vérifie dans les deux cas étudiés. De la structuration du lien social fondé sur un *intérêt partagé*, l'activité professionnelle de la traduction, doublé de *relations d'affinités*, découle un sentiment d'appartenance fondé sur le partage d'un univers symbolique constitué de codes parfois explicités sous la forme d'une nétiquette propre à chaque liste. Ce sentiment d'appartenance repose aussi sur le partage d'un territoire, fût-il « virtuel »,

que la fréquence des interactions vient renforcer, comme l'indique J.-F. Marcotte (2001b) :

Graduellement, un système de valeurs partagé prend forme ainsi que des modes d'expression propres aux membres du groupe. Le groupe s'organise et fournit un certain contrôle social par la consolidation d'un système social basé sur des valeurs, des langages et des règles propres aux membres du groupe.

III.2.2 La notion de communauté

Les termes de '*community*' et de 'communauté' n'ont pas nécessairement le même champ sémantique ni les mêmes connotations. Si pour E. Wenger (s.d.), spécialiste des communautés de pratique (*communities of practice*), le trait caractéristique des communautés tient à la forme d'engagement de ses membres dans des activités et débats communs, l'entraide et le partage d'informations, ainsi qu'aux relations qu'ils établissent dans le temps, les relations entre membres de ces communautés restent en grande part informelle et reposent sur une libre adhésion. Par comparaison, la notion de communauté désignait initialement en français un objet mis en commun, d'où les expressions telles que communauté de biens, vivre en communauté. Par un glissement de signification, la notion en est venue à désigner l'ensemble des personnes qui ont un objet en commun (Guichard, 2010 : 1). Aussi cet auteur dénonce-t-il une « vision naturalisée » de la société où des pratiques, des goûts, des territoires suffisent à fabriquer des communautés, l'usage abusif d'un terme susceptible de dérives discriminatoires et propose-t-il de restreindre l'usage de l'expression aux cas où le partage de pratiques ou d'éléments d'ordre culturel permet d'attribuer une identité commune aux membres d'un groupe et « d'en inférer des liens sociaux et des solidarités ». Ce qui à ses yeux soude une communauté tient avant tout à la régularité des rencontres et à la nature professionnelle de leurs échanges, c'est le cas des groupes fédérés par les listes de diffusion.

Par-delà les implications, limites voire écueils du terme de communauté en français où les synonymes de « communauté » ne manquent pas : fédération, association, collectif, groupe, club, coalition, mutualité, pour n'en citer que quelques-uns, plusieurs auteurs ont décliné la notion en l'associant à un qualificatif, créant de la sorte une terminologie propice à une catégorisation des groupements ou collectifs

d'usagers ou de professionnels qui nous servira de point de départ pour aborder sous différents angles l'usage fait des listes de diffusion par les traducteurs, quand bien même elle dénote le plus souvent un adossement de fait à une terminologie importée du monde anglophone.

III.2.3 Communautés discursives

Quelles que soient les réserves formulées à l'encontre du terme même de communauté, diverses études ont déjà été réalisées à leur sujet et permettent d'en amorcer une typologie répartie en première approche en « *speech communities* » étudiées par D. Hymes (1972) et en « *discourse communities* » étudiées par M. Swales (1990). J. C. Beacco, importateur de ces notions en français fait état de « communauté de discours », et distingue des communautés de communication fondées sur le partage de pratiques discursives en différentes langues et de règles d'interprétation qu'il qualifie de « communautés discursives translangagières » (Beacco, 1994 : 268). Des différents traits répertoriés pour caractériser ces communautés³ (Beacco, 1995 : 136) comme l'existence de finalités communes, celle de mécanismes d'intercommunication interne, celle d'un noyau de compétence et d'experts suffisamment étoffé pour légitimer la qualité des contenus échangés, bon nombre s'appliquent aux groupements de traducteurs :

- la pratique professionnelle de la traduction tisse bien le lien de la communauté et en constitue le socle identitaire,
- les listes de diffusion fonctionnent bien comme vecteur « d'intercommunication interne »,
- ces listes ont bien vocation à favoriser l'échange de vues, l'appréciation des solutions trouvées ou à trouver, et ce sous la forme d'un débat entre colistiers.

Enfin, quoiqu'ouvertes en principe à tout traducteur, ces listes fédèrent des experts et traducteurs chevronnés qui font autorité tant par leur positionnement sur le marché de la traduction que par leurs interventions dans les échanges, mais aussi des novices, rôle que même les plus chevronnés peuvent être amenés à assumer, dès lors qu'ils quittent le noyau dur de leur expérience. On notera ici que si le terme de

³ Les communautés discursives translangagières auxquelles s'intéresse J.-C. Beacco se différencient des groupes de traducteurs par la nature de leur activité : assurer la diffusion publique d'écrits auxquels ils ont eux-mêmes contribué, mais n'en constituent pas moins une « communauté », c'est à ce titre qu'elles nous intéressent.

communauté discursive semble porter l'accent sur la production du discours, ces communautés fonctionnent tout autant en réception et font dès lors figure de communautés interprétatives, aptes à filtrer ou décrypter les messages entrants.

III.2.4 Communautés virtuelles

Comme le rappelle J. Dagnault (2001), le terme de communauté virtuelle conjugue la virtualité associée au numérique et le terme '*community on line*' apparu dès la fin des années 1960 pour désigner les informaticiens fondateurs de l'ARPAnet, réseau antécédent de l'Internet créé pour répondre aux besoins du ministère de la défense américain. Les communautés virtuelles s'inscrivent donc dans le prolongement de ce groupe initial de chercheurs tout en étant par ailleurs associées par certains à des idées de contre-culture (Turner, 2006). Sera dite virtuelle une communauté dont l'existence même est tributaire des supports numériques, condition toutefois jugée insuffisante par certains auteurs dont J. Lantaigne (1998) pour qui la composante technique à elle seule ne suffit pas, dès lors qu'elle est dissociée de la forme spécifique de culture qui va de pair, contre-culture devenue entre-temps cyberculture fondée sur l'échange plutôt que le contenu. Aussi le cyberspace est-il considéré comme un espace culturel et la caractéristique des communautés virtuelles tient-elle à ce type particulier de relations où l'échange et le lien établi par la médiation technique prime sur la nature des 'biens' échangés, sur les contenus. Valeurs qui, partagées par les membres d'une communauté virtuelle, déplacent l'accent de la médiation technique à la structuration sociale qu'elle induit, qualifiée d'« interactions en réseaux » et qui finissent par tisser une identité spécifique (Marcotte, 2003). D'où aussi la distinction opérée entre *mode connecté* où prime la fonction de lien social (voir exemples 4 et 5) par opposition au *mode conversationnel*, où prime l'échange de contenus (Beaudoin, 2002 : 206). La notion même de communauté virtuelle, applicable certes à « un vaste ensemble de pratiques associatives », s'en trouve relativisée, et existe avant tout dans l'esprit de ses membres, le propre du virtuel tenant à l'interaction en réseaux fondée sur l'usage d'outils permettant différentes formes de communication à distance.

Les traducteurs abonnés aux listes de diffusion constituent de fait des « communautés virtuelles », dotées d'un territoire propre certes dématérialisé mais non moins soumis à des rituels d'admission et à des règles de bonnes pratiques, tout

en s'inscrivant dans le prolongement de communautés réelles pré-existantes, que la notion de communautés de pratique permet d'aborder sous un autre angle encore.

III.2.5 Communauté de pratique

La notion de communauté de pratique s'applique à des « *groups of people who share a concern or a passion for something they do and learn how to do it better as they interact regularly* »⁴. Si la réalité est ancienne, le terme qui s'y rapporte a, lui, été forgé récemment dans le domaine de la théorie de l'apprentissage par E. Wenger, spécialiste d'intelligence artificielle et J. Lave, anthropologue⁵. Une communauté de pratique repose sur la mise en commun par des praticiens (*practitioners*) d'un répertoire de ressources constitué d'expériences, d'anecdotes, d'outils, de méthodes ou de stratégies de problèmes récurrents, bref, de tout ce qui fonde une pratique commune, élaborée et partagée au fil du temps.

Réunies par un domaine d'intérêt commun, ces communautés regroupent des individus qui souhaitent apprendre les uns des autres. Les institutions, école, université ou autre n'ont, dans cette perspective, pas le monopole d'un savoir qui peut aussi s'acquérir entre pairs, aussi est-il d'usage de considérer qu'il y a une communauté de pratique dès lors qu'une forme quelconque d'apprentissage informel est en jeu. Tel est le cas des traducteurs qui, de façon informelle, se livrent à un apprentissage constant et mutuel tout au long de leur vie professionnelle, une fois leur formation initiale terminée. C'est la pratique et la connaissance acquise par la pratique qui y prime, d'où leur dénomination de réseaux de connaissances, communautés de savoirs, groupes thématiques, clubs techniques ou autres, termes considérés comme synonymes.

Dans cette perspective, la quasi totalité des questions posées relèvent de la *demande d'information* ou tout au moins de compléments d'information, suite à *l'identification d'une lacune*, on le voit à la nature des réponses fournies, notamment

⁴ « groupes de personnes partageant un intérêt ou une passion pour une activité qui leur est commune et qu'elles apprennent à parfaire par des interactions régulières »

⁵ Il est intéressant de noter que S. Bornand et C. Leguy (2013 ; 54, note1) attribuent l'origine de l'expression non pas à J. Lave et E. Wenger, mais à Mary Bucholtz, qui souligne le rôle de la communauté comme contexte et dont il s'agit d'analyser les pratiques : « Why be normal? » *Language and identity practices in a community of nerd girls, Language and Society*, 1999, 29-8:2, 203-223.

dans l'exemple 1, réponses 1 et 2, mais aussi de la *résolution de problème*, annoncée dans l'exemple 1 par la question « Can anyone suggest ... ». L'*expérience acquise*, sollicitée ou non, entre aussi en ligne de compte, comme on le voit dans les réponses 3 et 7 de l'exemple 2, la réponse 7 reposant sur la *réutilisation d'une ressource* déjà consultée. De même *coordination et synergie* entrent en ligne de compte dans pratiquement tous les cas, puisqu'elles sont au principe même de ces listes.

Si le réseau désigne l'infrastructure informatique sans laquelle ces groupes ne sauraient sinon exister du moins fonctionner, il constitue aussi un espace, certes immatériel et même un territoire délimité par des règles et conditions d'admission, regroupant des agents échangeant sur leur pratique. D'où le passage de la notion de réseau à celle de communauté à la fois discursives mais aussi virtuelles et même de pratique.

IV. De la cognition distribuée à la socio-cognition

Dans la mesure où la pratique de la traduction envisagée sous cette forme fait intervenir des artefacts qui nous donnent accès aux délibérations entre traducteurs, elle s'inscrit *de facto* dans le paradigme de l'action située dite aussi cognition distribuée, encore peu représenté en traductologie, hormis sous la houlette d'A. Risku (2004) et de ses émules. Initialement conçue comme moyen de dépasser les limites des modèles cognitifs focalisés sur les processus cognitifs individuels et internes, la cognition distribuée englobe dans les activités cognitives de l'être humain des « aides cognitives externes » de tout type, principalement des artefacts mais aussi d'autres êtres humains, assimilés dans cette perspective à des « outils cognitifs » du même ordre que « l'emploi d'un outil ou d'un ordinateur » (Conein, 2004 : 77). Les travaux sur la cognition distribuée ont d'abord porté sur les relations entretenues avec les artefacts dans un espace de travail avant d'y inclure les phénomènes de coordination entre humains et artefacts à usage professionnel, versant dit *écologique* d'une part mais aussi entre humains de l'autre, versant dit *social*, privilégiant les modalités d'interaction entre humains sous la forme de la coopération et de la coordination des actions, ici par listes de diffusion interposées. L'informatique en réseau en est en effet une forme parmi d'autres, reposant à la fois sur l'existence d'une interface, ici la liste du réseau relayée par le courrier électronique, sur l'attention conjointe portée à un objet, en l'occurrence un segment

de texte et sa traduction, et sur des interactions verbales. Appliquée à la traduction, la cognition située ou distribuée permet de rendre compte non seulement des traitements cognitifs réalisés mais aussi des éléments qui y contribuent : artefacts comme traitement de texte, mémoire de traduction, guide de style, Internet ou autres, mais aussi « agents » tels que donneurs d'ouvrage, expert consulté, mais aussi pairs, comme les listes de diffusion le mettent en évidence. On notera au passage que les études traductologiques qui s'inscrivent dans cette perspective rompent d'une certaine façon avec des décennies de recherche en relativisant voire minimisant la part réservée aux textes, comme le constate Krüger (2015 : 288) et comme l'observation du fonctionnement des listes de diffusion nous amènent à le constater.

En intégrant à l'activité cognitive réalisée dans un milieu donné tous les éléments qui y contribuent, les recherches sur la cognition située prennent le relais des deux paradigmes cognitifs antérieurs. Le premier, issu des travaux de Shannon et de Weaver, envisage l'activité cognitive comme une manipulation de symboles avec pour corollaire la métaphore de l'ordinateur et l'« algorithmisation » du processus de traduction. Le second, d'inspiration connexionniste, fait entrer en ligne de compte des structures de connaissances comme schémas, scripts ou autres, adossées à une linguistique cognitive, avec pour corollaire la métaphore du cerveau, archétype du réseau de connexions et une conception de la traduction comme activité de reconnaissance, conception néanmoins encore idéalisée par rapport à la réalité de l'activité effective des traducteurs (Krüger, 2015 : 275 et sq.). Parce qu'ils envisagent l'interaction avec des artefacts mais aussi des humains, ces travaux relèvent aussi de la sociologie, de l'ethnométhodologie voire de l'éthologie (Conein, 1990, 1992). De la cognition distribuée, il ne reste qu'un pas à franchir pour passer à la cognition sociale dite aussi socio-cognition et entendue comme

l'acquisition de connaissances dans des contextes sociaux qui fournissent des cadres à la sélection et au mode de traitement de l'information (...) à partir de représentations collectives, ainsi que des occasions de confronter des points de vue différents (...) conduisant à des déséquilibres et à des rééquilibrages d'origine sociale ». (Houdé et col., 1998 : 84).

Selon P. Lévy (s.d.), l'activité de connaissance repose aujourd'hui davantage sur des réseaux d'apprentissage collaboratif utilisant les médias sociaux que sur des systèmes d'information centraux maîtrisés par des spécialistes. À un modèle centralisé et hiérarchique succède une organisation de réseaux de compétences visant la production de connaissances immédiatement utilisables, sans pour autant qu'il soit possible de passer outre les étapes de « dialectique de l'explicitation, de la combinaison et de l'intégration pratique » (ibid. : 15). Dans un plaidoyer programmatique visant à faire de l'intelligence collective une science, cet auteur mise sur un « processus de cognition sociale qui s'étend forcément dans une aire spatio-temporelle plus vaste que celle des opérations individuelles. » (ibid. : 13). La place accordée aux processus conversationnels et à la mutualisation de connaissances permet de dépasser la vision strictement internaliste des processus cognitifs et de les étendre à des groupes. Dans cette perspective non plus représentationnaliste mais socio-constructiviste, les connaissances se construisent non plus dans l'espace intrapsychique mais interpsychique et reposent sur l'échange, l'intercompréhension et la coopération entre interactants selon une approche désormais externaliste (Brassac, 2010 : 317). Autant d'éléments qui plaident pour l'inscription de ces travaux dans le cadre de la psychologie sociale, dénomination forgée par G. Tarde au tournant du XX^{me} siècle, ayant pour objet de comprendre les comportements humains en tenant compte de facteurs individuels, interpersonnels et institutionnels impliqués de façon conjointe (Dortier, 2004 : 481). Située à l'interface de la psychologie et de la sociologie et partiellement héritière du behaviourisme, elle a pour domaine privilégié d'investigation l'étude des rapports entre individus et s'interroge sur les fondements du lien social et sur les modalités des interactions. Si la priorité est donnée aux individus, selon un mouvement qui va de l'individu au social, les individus sont considérés comme des acteurs, d'où la notion de théorie dite « acteur-réseau » aujourd'hui développée par B. Latour et ses émules en sociologie⁶, cadre privilégié d'étude des réseaux sociaux et de leur fonctionnement (Buzzelin et Folaron, 2007, Plassard, 2007b).

⁶ Voir sur ce point le site de Bruno Latour et les articles consacrés à Gabriel Tarde : <http://www.bruno-latour.fr/taxonomy/term/17>

Conclusion

Les traducteurs constituent de fait une forme de communauté à la fois discursive, virtuelle et de pratique, soudée par une activité professionnelle et des échanges récurrents reposant sur des interactions en ligne, d'où la dénomination parallèle de réseau. Si un aperçu de ces échanges et de leur contenu a déjà été donné (Plassard, 2005, 2007a, 2010), de nombreux points restent à approfondir comme la description de ces interactions dans leur dimension sociolinguistique, les modalités de construction de connaissances qui s'y observent, leur apport spécifique à la connaissance de l'opération de traduction, la part fantasmée ou effective de la technologie à cette connaissance et, d'une manière générale, le ou les cadre(s) théorique(s) le(s) mieux approprié(s) à ce type d'étude.

Références

- Authier-Revuz J. (1982). Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le langage. *DRLAV*, 26, 91-151.
- (1996). Remarques sur la catégorie de « l'îlot textuel ». *Cahiers du français contemporain*, 3, 91-115.
- Beacco, J.-C. (1994). Données multilingues et descriptions des textes : enjeux théoriques, in Moirand, S. ; Bouacha, A. ; Beacco, J.-C. ; Collinot, A. (dir.). *Parcours linguistiques de discours spécialisés*. Berne : Peter Lang, 263-275.
- (1995). A propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif in Beacco, J.-C. et Moirand, S. (dir.). *Les enjeux des discours spécialisés*. Les carnets du Cediscor 3. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 135-157.
- Beaudoin, V. (2002). Lecture et écriture électroniques. *Réseaux* 116, 201-225.
- Bornand, S. et Leguy, C. (2013). *Anthropologie des pratiques langagières*. Paris : Armand Colin, coll. U.
- Buzzelin, H. ; Folaron, D. (dir.) (2007). La traduction et les études de réseaux, Translation and Network Studies. *Meta*, 52(4), 605-642.
- Conein, B. (1990). Que faire de l'ethnométhodologie ? *Langage et Société*, 54, 85-98.
- (1992). Ethologie et sociologie: la contribution de l'éthologie à la théorie de l'interaction sociale. *Revue Française de Sociologie*, XXXIII(1), 87-104.
- (2004). Cognition distribuée, groupe social et technologie cognitive. *Réseaux*, 124, 53-79.
- Cronin, M. (2013). *Translation in the Digital Age*. Abingdon : Routledge.
- Daignault, J., (2001). La force des communautés virtuelles: créer en ne s'actualisant pas. *Esprit critique*, 3 (10), www.espritcritique.org
- Dortier, J.-F. (dir) (2004). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Paris : Editions Sciences Humaines.
- Gile, D. (2006). Regards sur l'interdisciplinarité en traductologie », in Ballard, M. (dir.). *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Arras : APU, 107-117.
- Guichard, E. (2010). Communautés en ligne. <http://barthes.ens.fr/articles/Guichard-communaut.pdf> (15/05/2015)
- Houdé et col. (1998). *Vocabulaire des sciences cognitives*. Paris : PUF.

Hymes, D. (1972). Models of the Interaction of Language and Social Life » in Gumperz J.J. et Hymes D. (dir.). *Direction in Sociolinguistics. The Ethnography of Communication*. New York : Holt, Rinehart and Winston, 35-71.

— (1984). *Vers la compétence de communication*. Paris : Hatier-Crédif.

Jimenez Crespo, M. A. (2013). *Translation and Web Localization*. Abingdon: Routledge.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales*. Paris : Armand Colin.

Krüger, R. (2015). Fachübersetzen aus kognitionstranslatologischer Perspektive – das Kölner Modell des situierten Fachübersetzers. *Transkom*, 8 (2), 273-313.
http://www.transkom.eu/bd08nr02/transkom_08_02_01_krueger_modell.20151211.pdf (15/12/2015)

Lantaigne, J. (1998). Qu'est-ce qu'une communauté virtuelle ? *L'Agora*, 5(2).

Lave, J.; Wenger, E. (1991). *Situated learning: legitimate peripheral participation*. New York: Cambridge University Press.

Lévy, P. (s.d.). Vers une science de l'intelligence collective.
<http://www.ieml.org/IMG/pdf/00-2-vers-sci-IC.pdf> (1/12/2015)

Marcotte, J.-F., (2001a). La sociologie des rapports sociaux en réseaux : un champ d'étude en formation in Marcotte J.-F. (dir). Les rapports sociaux sur Internet : analyse sociologique des relations sociales dans le virtuel. *Esprit critique*, 3(10).
<http://www.espritercritique.fr/0310/editorial.html> (15/12/2015)

— (2001b). Communautés virtuelles: la formation et le maintien des groupes sur Internet in Marcotte J.-F. (dir.). Les rapports sociaux sur Internet. *Esprit critique* 3(10). <http://www.espritercritique.fr/0310/article5.html> (15/12/2015)

— (2003). Communautés virtuelles et sociabilité en réseaux : pour une redéfinition du lien social dans les environnements virtuels ». *Esprit critique*, 5(4).
<http://www.espritercritique.fr/0504/esp0504article04.html> (15/12/2015)

Memmi, D. (2003). Facteurs de viscosité dans la circulation des connaissances. *Réseaux*, 21(117), 223-256.

Musso, P. (2003). *Critique des réseaux*. Paris : PUF, coll. La politique éclatée.

O'Hagan, M. (ed), (2011). Translation as a Social Activity, Community Translation 2.0. *Linguistica Antverpiensia*, 10.

Perriault, J. (2002). *L'accès au savoir en ligne*. Paris : O. Jacob.

Plassard, F. (2005). Contribution des listes de diffusion à la pratique de la traduction : analyse d'un cas d'espèce, la liste du réseau franco-allemand », in

- D. Gouadec (dir.) : *Traduction – Localisation*. Paris: La Maison du dictionnaire, 177-199.
- (2006). Dans quel horizon théorique analyser les listes de diffusion de traducteurs ?, in Wolf, M. (ed.). *Übersetzen – Translating – Traduire : Towards a « social turn »?*. Wien, Berlin: LIT Verlag, 231-239.
- (2007a). Dans les coulisses de la traduction : les listes de diffusion, reflet de la pratique professionnelle », in Behr I., Hentschel D., Kauffmann M., Kern A.. (dir.). *Langue, économie, entreprise*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 433-448.
- (2007b). La traduction face aux nouvelles pratiques en réseau. *Meta*, 52(4), 643-657.
- (2010). Les ‘communautés de traducteurs’ : communautés réelles, communautés virtuelles en traduction », in Peeters J. (dir.). *Traduction et communautés*, Arras : Artois Presses Université, collection Traductologie, 197- 209.
- (2012). Les listes de diffusion, un pavé dans la mare des méthodologies. *TTR*, XXV(1), 159-179.
- Risku, H. (2004). *Translationmanagement. Interkulturelle Fachkommunikation im Kommunikationszeitalter*. Tübingen : Stauffenburg.
- Simeoni, D. (2008). Norms and the state: the geopolitics of translation theory in Pym, A., Shlesinger M. & Simeoni D. (eds.). *Beyond Descriptive Translation Studies. Investigations in homage to G. Toury*, Amsterdam, Benjamins, 329-342.
- Swales, J. (1990). The Concept of Discourse Community in Genre Analysis : English in Academic Research Setting. Boston : Cambridge University Press, 21-32.
- Touraine, A. (2006). De la communauté au communautarisme, in Barret-Ducrocq F. (dir.). *Communauté*. Paris : Grasset/Unesco, 111-116.
- Turner, F. (2006). *From counterculture to cyberculture. Stewart Brand, the Whole Earth network, and the rise of digital utopianism*. Chicago : University of Chicago Press. Traduction de L. Vannini (2008). *Aux sources de l’utopie numérique, de la contre-culture à la cyberculture : S. Brand, un homme d’influence*, C&F Editions.
- Vié-Largier, C. (2005) : *Le travail de la reprise discursive dans un genre émergent : les forums de débat de la presse allemande et française en ligne*, thèse de linguistique allemande sous la direction du Professeur Irmtraud Behr.
- Wenger, E. (1998). *Communities of practice: learning, meaning, and identity*. New York: Cambridge University Press.
- (s.d.) : *Communities of practice – a brief introduction*,
<http://www.ewenger.com/theory> (1/12/2015)

Annexe : Liste des exemples.

EXEMPLE 1 COMMUNAUTE URBAINE

Question :

Dear all

Can anyone suggest a good rendering of this in English - I have thought of local authority, conurbation (but I think that's more a description than a name). I have seen urban committee on a web-site but I'm not convinced, so any help would be much appreciated.

Best regards - Heather

Réponse 1 (R1)

Good morning Heather,

GDT says "Groupe de plusieurs communes ou municipalités réunies généralement autour d'une métropole principale et associées pour la gestion de services d'intérêt commun", so how about "urban district"? For example, in England there were urban district councils and rural district councils.

Peter

R2

Heather, FWIW, Bordeaux is a "communauté urbaine" and it has variously been translated as :

- Urban Community (Canada/ Australia ?)
- Urban district (with council)
- Greater(London/Manchester) area/council
- municipality of....
- Metropolitan XXX (e.g.New York)

So I guess you takes your pick, possibly depending on your audience !

Cordially, Jane

R3

Thanks Jane - as I suspected - different names for different size of towns. (I think I am leaning towards Urban district of .. because it is a small-ish French town).

Heather

EXEMPLE 2 : GRADES DE LA POLICE

Question : Dear FrenchNet members,

I have finally got round to signing up to this group, and I am looking forward to exchanging advice with other members. What a useful tool! I already have a query and would be extremely grateful if you could help me out.... I am studying the DPSI Law option and I am trying to find equivalents for the police ranks. I have the following:

Constable - agent de police

Sergeant - brigadier de police

Inspector - ????

Chief inspector - lieutenant

Superintendent - commissaire

Chief superintendent - commissaire divisionnaire

Does anybody feel that my equivalents are incorrect? Any ideas what the best way of translating 'inspector' would be? Many thanks in advance for your help. Kind regards, Lauren

R1

Bonsoir Lauren, Pourquoi pas Inspecteur de police, tout bêtement? J'ai aussi trouvé ce bouquin: Les mots entre eux: Words and their collocations http://books.google.co.uk/books?id=HzZbdy6hHyEC&pg=PA306&lpg=PA306&dq=superintendent+%22inspecteur+de+police%22&source=bl&ots=UkoJWmxpKF&sig=z_zhpy_Au4jfS6UBpnaQDktaC8E&hl=en&ei=BAAgS8vPOoHMjAerjoynCw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CAgQ6AEwAA#v=onepage&q=inspecteur&f=false qui me paraît intéressant à plusieurs égards. Bon courage.

R2

Hello Lauren, A few years ago, when I was translating a detective story into English, I had researched this and drawn up the following table :
Préfet de police = Commissioner
commissaire divisionnaire = Commander or Chief Superintendent
commissaire divisionnaire adjoint = deputy chief constable
commissaire = Superintendent
inspecteur divisionnaire = Chief Inspector
inspecteur de police = Inspector
brigadier = Sergeant
agent de police = Police Constable
The problem is that I'm not sure if this is still valid today as ranking has changed fairly recently in the French police. Kind regards Anne

R3

Lauren,
I live in France and I'm a sworn translator. Sometimes the police calls me as an interpreter. The people who call me are OPJ - officier de police judiciaire, brigadier or brigadier chef, gardien de la paix. Gendarmes use another system since they are military. Hope that helps a bit. A.

R4

C'est intéressant : je croyais que l'appellation "officier de police" n'existait pas en France et que c'était une "mauvaise traduction" de "police officer" qu'on trouvait dans les films américains diffusés en France. En tout cas, c'est ce que j'avais entendu, il me semble, dans une émission de radio. Je crois qu'ils disaient qu'il fallait utiliser agent de police ou gardien de la paix, je ne sais plus. Mais donc ça existe bien. NC

R5

Si on cherche "officier de police" dans Google, il y a énormément d'occurrences sur des sites franco-français qui ne parlent pas de séries américaines. Juste mon grain de sel, Cordialement, Marion

R6 (synthèse)

Dear all, Many thanks for your responses. It was extremely useful! Anne, I'm going to go with your equivalents as they are very similar to what I found myself. Thanks again for all your help. Kind regards, Lauren

R7

Bonjour Lauren, Pour compléter les réponses qui vous ont déjà été fournies, voici un lien vers le ministère de l'Intérieur qui renseigne sur différents métiers dans la police. http://www.interieur.gouv.fr/sections/a_votre_service/metiers_et_concours/police_nationale

En cliquant sur l'intitulé des métiers figurant dans la colonne de gauche cela ouvre une fenêtre indiquant quelles sont les missions de la personne exerçant ce métier et quelles sont les conditions de recrutement.. Par ex, il faut avoir au moins une licence pour pouvoir devenir officier de police et un Master pour être commissaire de police. Ainsi, en comparant d'une part le niveau d'études exigé en France et celui exigé au R-U et, d'autre part, les missions des métiers en France et au R-U, cela devrait vous permettre d'infirmier/confirmer les équivalences que vous avez déjà établies. En espérant que cela vous sera utile Cordialement Marie

R8

Hello Lauren, The title "officier de police judiciaire", often abbreviated as OPJ is not really a police rank. A mayor or a "notaire" are also OPJ. This means that they have the right to perform certain legal acts, such as weddings for instance. See here for more: http://fr.wikipedia.org/wiki/Officier_de_police_judiciaire Kind regards, Anne

R9

Dans la série Engrenages (Spiral sur BBC4), ils disent "fonctionnaire de police". Catherine

EXEMPLE 3 : ENSEMBLIER

Q Hello I am having as much difficulty with this as I would with maitre d'oeuvre/ouvrage. This is definitely not the interior decorator sort, it is the sort "réalisant des installations de matériel complexes."

"Le marché français de la tuyauterie est dominé par des ensembliers détenus par de grands groupes généralistes, du BTP et de l'énergie"

I think the idea is that they coordinate a number of trades, and/or take it from design to completion. They specifically take care of managing subcontractors

"Un secteur composé principalement de structures de taille modeste qui agissent en qualité de sous-traitants des ensembliers."

I have pencilled it in as "turnkey contractor", but I would appreciate any better idea. Regards John

R1

Hallo John, my dictionary of Architecture and Construction gives the following translations of "ensemblier": interior decorator, interior designer; turnkey contractor, and for "ensemblier industriel": package builder;

turnkey developer". So it looks as if your idea of "turnkey contractor" is correct. Regards, Mary

R2

Hi John This is absolutely not my field, but I wondered if Project Managers was anywhere near the mark?? Best Sue

R3

Hi John For what it's worth, a company I work for asked me to translate "ensemblier" as "original equipment manufacturer"; Best regards Sonia
ou la 'méthode documentaire d'interprétation', qui permet de donner sens à ce qui se passe en l'associant à un pattern reconnu et familier

En effet, l'action s'organise de façon nécessairement située et incarnée en s'ajustant aux contingences locales et temporelles du contexte dans lesquelles elle se déroule et qu'aucun plan ne peut prévoir.

R4

Mary,

I never expected a dictionary to agree with me, but that will do nicely. The Petit Robert does not seem to know anything about it, but it makes sense. Thanks for your help John

EXEMPLE 4 : CUT OFF THE TAILS

Question : Have pity on those of us who read the digests and have to scroll down yards of text, with initial questions and comments being repeated over and over again! For example, two words from one of our Alisons on Bilingua - "I agree" - were followed by 1750 words of everybody else's contributions ...

R1

I apologise for the times when I'm guilty of forgetting to trim messages. But on the other hand it is helpful when people leave in the relevant part of what it is they're replying to (especially since messages from Yahoo don't always arrive in order!) - Alison

R2

This is the only message I have received about this topic. And when the tails are cut off I don't know what the discussion is about.

Other groups I belong to (all ITI) have a convention that a reply should at least contain some reference to the original.

I agree digest people don't want to read oodles of comments endlessly repeated (I sometimes get digest too). But cutting everything off is not very helpful especially if it's an 'I agree' - to what/with what?

Don't forget that messages don't always arrive, they don't arrive in the order they were sent - replies often arriving before the original, so some reference to the original is useful and preferably the message not just the header. Best regards - Heather

R3

I second that ! I'm Peter Johnson's administrator, and he doesn't use a computer, so I have to print off the emails for him to read. Sometimes there

are reams and reams of paper! If people could clip the text of previous emails when they reply - maybe just leaving a few sentences for identification - it would make reading a lot easier, and save trees too. Kind regards

R4

The topic arises at regular intervals, but always bears repeating :-)
It's equally unhelpful when people/programs (AOL is, I believe, one of the main culprits) slash off all the preceding message, because if you're wanting to archive the message for future reference it frequently becomes unreadable. Some judicious pruning is the best option, I think - just take a moment to think how much of the foregoing discussion is really relevant.
Incidentally, whenever I read my contributions on Digest format (I don't tend to post much to the lists I read as digest only, fortunately) I cringe at all the space taken up by our anti-virus and confidentiality messages. I'd like to apologise for the extra work necessary in editing them out, but they're automatically sent to every outgoing message, and I can't change that. - Alison

EXEMPLE 5 : CHANGEMENT D'HEURE

Comme moi, l'âge aidant, vous vous posez certainement à chaque fois la grande question lorsque vient le temps de changer l'heure :

« On avance ou on recule ? »

Voici un truc infallible : ...en OCTOB**RE** : se terminant par **RE** on **recule** l'heure

...**en** **AVRIL**: débutant par **AV** on **avance**

l'heure. **Fastoche..... mais vais-je m'en souvenir... ??? et vous..... !!!**

En allemand, on dit „Man stellt die Terrassenmöbel **vor** das Haus, wenn der Sommer kommt und wenn er geht – **hinter** das Haus“. C'est ce que j'ai appris ici
Sincèrement, N.

Ja, kenne ich auch, den Spruch mit den Terrassenmöbeln. Allerdings mit Bezug auf den Cafébesitzer, denn der Privatmann hat seine lauschige Terrasse ja lieber hinter dem Haus als im Vorgarten.

Alles in allem bleibt das Englische jedoch mal wieder unschlagbar kurz und prägnant:
Spring forward, fall back.

Sonnig-kühle Grüße aus Toulouse, Olaf
Eine solche Eselsbrücke kenne ich nicht. Persönlich merke ich es mir so, dass im Frühling alles wieder anläuft, man nach *vorn* schaut und im Herbst man auf das Jahr *zurück* blickt. Gruß Sibylle